



A 67 ans,
Philippe Caubère
fait ses adieux
à son personnage.
PHOTO MICHELE
LAURENT

Philippe Caubère: trois petits contes et «Ferdinand» s'en va

Le comédien protéiforme réactive son avatar fétiche depuis 1981 pour d'hilarantes aventures déclinées en deux soirées à l'Athénée.

Il n'y a que la mort pour éteindre l'imagination de qui l'on fut. Le théâtre est là pour la convoquer, pour l'en empêcher. A 67 ans, Philippe Caubère ne fait pas ses adieux à la scène, mais au personnage qu'il a créé en 1981, au temps des illusions et des désillusions, cet avatar de lui-même qui l'a rendu célèbre: Ferdinand. Du moins, il le dit, il le jure: «*Il me faut bien en finir avec cet*

adolescent attardé, isolé, chéri et fantasmé que j'avais imaginé sous l'influence, entre autres, du Céline de Mort à crédit.» Il ne s'interdira pas, ajoute-t-il, de rejouer tel ou tel épisode de son roman-feuilleton intime et fantasmatique, *la Danse du diable*, mais il n'en écrira plus de nouveau.

On peut le croire, ou en douter. Conan Doyle a ressuscité Sherlock Holmes sous la pression de ses lecteurs. Caubère écrira peut-être des post-scriptum aux aventures de Ferdinand sous la pression de ses fans, qui vieillissent avec lui dans un enthousiasme en indivision; mais, surtout, il y a cette difficulté à ne plus fermenter dans sa propre mémoire, que résume Chateaubriand:

«*Rompre avec la vie réelle, ce n'est rien; mais avec les souvenirs! Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalité en l'homme.*» Ferdinand est mort, vive Ferdinand.

Couscous. Le bouquet final, ou annoncé comme tel, présente trois épisodes de la vie du héros aux yeux clairs, répartis sur deux soirées. On a vu la première, la plus longue: «Clémence». Deux histoires d'une heure et quelques chacune. L'une est ratée, l'autre, non. Dans *la Balleine*, Ferdinand travaille comme toujours au Théâtre du Soleil, sous la férule d'«Ariane» (Mnouchkine). Pour la première fois, il trompe Clémence, sa femme, avec une jeune



arabe de la troupe, Saloura. On est dans les années 70 : dans le couple, on prétend ne rien cacher, ne rien céder sur ses désirs. Ferdinand annonce donc à Clémence qu'il va passer la nuit chez Saloura, qui lui a préparé un couscous en boîte. Saloura porte un énorme anorak noir, c'est peut-être pour ça qu'elle paraît grosse, sur scène comme au lit elle dit sans cesse «*Hou la la!*» et souffle comme une baleine, pas n'importe quelle baleine : Moby Dick. Caubère file au corps la métaphore, avec son talent de mime et de transformiste, avec tout le barnum de sa fausse naïveté ; mais il la suit pesamment, trop longtemps. Le comique de répétition est tué dans l'œuf, ou, si l'on préfère, noyé dans l'huile de baleine.

Le second épisode, lui, est réussi. Entassés dans une Austin mini-break, Clémence, Ferdinand et son frère Pascal rejoignent un *Camp naturiste* du Sud-Ouest où «*Ariane*» a ses habitudes. Ferdinand voyage dans le coffre : après le mot-valise, voici le héros-valise. Au camp, Ariane est absente et ils obtiennent son bungalow sans électricité. L'ambiance est rustique. Ferdinand apprend que l'austère Ariane fait ici des batailles de polochon. Le camp est plein de Belges et d'Allemands, gras de partout. L'idéologie du sain est assez rigide pour permettre à Ferdinand de filer une autre métaphore, la discipline et la sélection nazies, sur un mode burlesque dont il a peut-être raison de dire qu'il lui vaudrait aujourd'hui quelques en-

nuis, par exemple sur YouTube : les imbéciles ont toujours la morale aux aguets.

Visage d'un fauve. Sur scène, c'est drôle, parce que la farce, en installant un monde où tout est vision et déformation, met en enfance et défait la volonté de juger. Caubère a le visage d'un fauve du Douanier Rousseau et un corps surexpressif : dans l'imitation des chairs nues et difformes, des mouvements de fesses et de seins, il se permet tout, et bien. L'apéritif chez les voisins est un morceau de bravoure. Ce sont des habitués, des pionniers du nudisme sur cette plage depuis 1944 : «*On cavalait sous les bombes, slip au pied. C'était aut'chose! Y avait un esprit!*» La leçon de planche à voile, la gymnastique sur la plage, les corps sans-gêne au bistrot, ce sont les nudistes avant les bronzés, et après eux. Ferdinand finit par dire : «*Je déteste les CRS. Je déteste les SS. Je déteste tout le monde. Je n'aime que Marcel Proust.*» La lumière baisse et il lit un passage de *la Recherche*. Sur scène, pour deux minutes, comme le bruit de la mer sortant d'un coquillage, c'est le silence de la littérature qui s'installe.

PHILIPPE LANÇON

ADIEU FERDINAND!

de et par PHILIPPE CAUBÈRE

En deux soirées : «*Clémence*»
et «*le Casino de Namur*»

Théâtre de l'Athénée, 75009.

Jusqu'au 14 janvier, puis en
tournée jusqu'en avril.